

## « LES VAINS CORTÈGES DE L'HUMOUR »

*Les Complaintes* de Jules Laforgue sont-elles difficiles à lire ? Pour l'un des plus fervents de ses éditeurs, Pascal Pia, le problème ne se pose pas :

« Sans doute se rencontre-t-il encore des lecteurs qu'irritent ou que déconcertent *Les Complaintes* mais, pour peu que l'on soit capable de saisir les finesses d'un langage, ce que Laforgue laisse entendre pour n'avoir pas à le dire ne présente guère de difficultés d'interprétation. [...] Laforgue est facile à déchiffrer, et je ne crois pas qu'on puisse le faire sans éprouver pour lui une sympathie de même nature que la sympathie qu'il inspira à ceux de ses contemporains qui eurent l'avantage de le fréquenter ! »

Propos fort ambigu puisque, selon ce critique, *Les Complaintes* seraient faciles à déchiffrer pour peu que le lecteur ait le sens des mots.

Mais déchiffrer, est-ce lire? La fonction de la poésie est-elle de soumettre une suite de rébus, de messages cryptés au lecteur? Le paradoxe est que Pascal Pia s'exprime en tête d'un ouvrage destiné au plus large public, dans une collection au format de poche, laissant entendre qu'un lecteur de bonne volonté n'aura pas de difficulté pour accéder à une œuvre que ses contemporains n'ont pas su apprécier. L'esprit de finesse y suffit, sans plus de géométrie.

Serait-ce

13

un effet de rhétorique, une *captatio benevolentiae* au seuil de la lecture ? L'ennui est que ce sentiment n'est pas partagé à l'issue, si l'on en croit les premiers lecteurs et, aujourd'hui même, certaines réactions autour de nous.

En effet, tel n'était sûrement pas l'avis des lecteurs initiaux, je veux dire de la critique qui eut à rendre compte du recueil. Sur la quinzaine d'articles ou notules recensées par Jean-Louis Debauve (d'où j'écarte les deux premiers, rédigés par le poète lui-même ou qu'il inspira), la moitié au

1. Pascal Pia, Préface à l'édition des *Complaintes*, Gallimard, coll. « Poésie », 1970, p. 9.
2. JeanaL Pia. Delace a , Carogue en son temps, La Baconnière, 1972, p. 193-216.

76 *Les Complaintes* de Jules Laforgue

moins déclare forfait devant la complication, l'opacité, l'obscurité, l'in-intelligibilité, l'incompréhensibilité, l'inexplicabilité, l'hermétisme, les rébus, les logogripes de ces poésies. Il n'est pas question ici des infractions aux règles prosodiques, ni des hardiesses de style. Un partisan aussi déclaré qu'Amédée Pigeon (son prédécesseur auprès de l'Impératrice d'Allemagne) consent que « les lecteurs attentifs par nature comprendraient aussi, même avec d'autres mots » et regrette des concessions inutiles au goût du jour, c'est-à-dire à la décadence. Et l'imprimeur de cette plaquette, Léon Épinette, qui avait publié un choix de ces poèmes dans sa propre revue, Lutèce, va jusqu'à souhaiter des commentaires. à tout le moins des précisions sur les lieux les ayant inspirés: « Peut-être, pour comprendre, faudrait-il avoir suivi le poète partout où il a puisé l'inspiration de ses étranges poèmes. Il est à présumer du moins que si l'on connaissait les circonstances de lieu, on arriverait, avec quelque application, à lire entre les lignes » dit-il, en donnant l'exemple des lumières que lui avait fourni un ami de Tristan Corbière sur *Les Amours jaunes*.

Peut-être cette divergence entre les critiques de l'époque et Pascal Pia trouve-t-elle son origine dans les intentions du poète lui-même, qui ne cherchait pas à atteindre le plus grand nombre ? S'étant résolu à trouver un éditeur à compte d'auteur, il fixe au strict minimum la limite de ses ambitions: « On lui commanderait une édition, le moins d'exemplaires possible, de 3<sup>e</sup> classe (comme aux pompes funèbres) et on lui donnerait 300 frs en juillet », écrit-il le 20 janvier 1884 à son ami Charles Henry (OC II,690). Des soucis financiers ayant retardé la mise en fabrication, et celle-ci traînant en longueur, il explique à Gustave Kahn un an après, presque jour pour jour: « J'ai sacrifié un gros volume de vers philo. d'autrefois parce qu'ils étaient mauvais manifestement, mais enfin ce fut une étape et je tiens à dire (aux quelques à qui j'enverrai le volume) qu'avant d'être dilettante et pierrot j'ai séjourné dans le Cosmique » (OC II, 729). En somme, le recueil serait un moyen d'échange entre jeunes gens de même compagnie, qui, le connaissant d'une certaine manière, entreraient de plain-pied dans son texte. Cependant, il ne prévoit pas une vente immédiate, puisque sa dédicace imagine que les « feuilletteurs du quai » rentreront chez eux « se r'intoxiquer » avec du Paul Bourget, c'est la grâce qu'il se souhaite! Néanmoins, un tirage à cinq cents exemplaires, cela suppose un cercle de relations assez vaste !

En vérité, il me semble que la difficulté de lecture porte davantage sur une différence de culture que sur le langage, le jeu avec les mots. Non seulement le lecteur d'aujourd'hui ne partage pas les mêmes préoccupations que Laforgue, mais encore il ne se situe pas sur le même terrain idéologique, pour tout dire<sup>3</sup>. Il convient donc de rétablir l'arrière-plan culture

3. Que penser aussi de l'élève de seconde à qui est supposé s'adresser le candidat à l'agrégation ?

© SEDES - Les Complaintes de Jules Laforgue

« Les vains cortèges de l'humour »

77

de ces poésies pour en goûter tout le sel, d'autant plus qu'elles se caractérisent par un usage quasi constant de la parodie. Or, comment la percevoir, si on n'a pas idée de ce qui est mis en cause ?

Il n'est pas question de dresser ici le catalogue des connaissances de l'auteur à partir, par exemple, des images qu'il nous procure dans *Les Complaintes* 4. Je me bornerai à envisager les principaux traits culturels qui, faute d'être connus ou reconnus par le lecteur, suspendent sa lecture, arrêtent sa compréhension et, par conséquent, entravent sa coopération à l'élaboration du sens<sup>5</sup>.

## CULTURE SCOLAIRE, CULTURE SAVANTE

Il semble que le jeune Laforgue eut, au lycée de Tarbes, le comportement typique du mauvais élève intelligent, du fumiste pour tout dire.

Au témoignage de son frère Émile, abandonnés par leur père, ils furent tous deux très malheureux d'abord, puis ils se mirent à chahuter. Jules « fut de toutes les révoltes. eut une imagination extraordinaire pour inventer des charges contre les maîtres ». Cet esprit ludique se retrouve dans l'usage qu'il fait du savoir acquis sur l'Antiquité et la mythologie grecque et latine. »

## Antiquité, mythologie

Des dieux, des déesses et des héros il ne retient que l'aspect le plus dérisoire, ou bien il leur assigne une fonction triviale. Ses Vénus sont aussi grosses que le plus gros diamant du monde, le Régent (105) et, à la campagne, « Les pauvres Vénus bocagères/Ont la roupie à leur nez grec! »

(107). La fille d'Œdipe et de Jocaste, la fière Antigone, est chargée d'ouvrir son rideau (87); inversement, la nymphe Galatée se retrouve non pas au Jardin des Hespérides mais dans son étrange et très chrétien Paradis terrestre (54). Le pauvre Pierrot a raté son mariage; désarmé par les « charmes moribonds » de sa Colombine, il a « bâclé l'eucharistie », une très charnelle communion, « Sous les trépieds où ne répond/Ou'une aveugle Puvthie! » (110). Peu importe, « Après nous le Déluge, ô ma Léda! » (105), dit-il en se comparant à Jupiter amoureux de la femme de Tyndare, en même temps qu'à un quelconque Louis XV ! De la statue de Memnon qui, dit la légende, rendait des sons harmonieux au lever du soleil, il fait un verbe, comique par l'apposition: « Memmons, ventrilo-quons! le cher astre a filtré » (123); mais il sait parfaitement ce qu'il

4. Cela a été fait par Pascal Mougin dans sa thèse : L'Effer d'image dans quatre romans de Claude

Simon: La Roue des Flandres. Histoire. Les Géorgiques et I Acacia, Onversite Paris III, 1995. Voir particulièrement l'annexe II, « Index thématique des comparaisons », p. 613-616.

5. Pour une réflexion théorique, voir mon article « L'analyse culturelle des textes », dans L'Histoire littéraire aujourd'hui, sous la direction d'Henri Behar et de Roger Fayolle, Armand Colin, 1990, p. 151-

161.

6. Émile Laforgue à Auguste Vierset, OC, III, 98.

© SEDES = Les Complaintes de Jules Laforgue

78

convient d'en penser: « Chantons comme Memnon, le soleil a filtré »

(119). Dans le même registre, les Danaïdes, condamnées dans l'enfer à remplir un tonneau percé, sont, si je puis me permettre, mises à toutes les sauces, indienne: « Dans la tourbillonnante éternelle agonie/D'un Nirvâna des Danaïdes du génie! » (56) ; ou dévotement chrétienne: « Et que mes yeux sont ces vases d'Élection/Des Danaïdes où sans fin nous puiserions! » (98).

Pour lui, l'art, toujours recommencé, ne peut qu'être qualifié de « danaïde » (145). Considérant la guerre des sexes, il promet: aux commis le sort des enfants de Niobé et des faunesses aux Christs (139).

Naturellement, dans ce florilège d'antiquités, le soleil est assimilé au char d'Apollon: « Le Couchant retient un moment son Quadrigé » (75), ce qui peut se compliquer avec l'image du Christ en croix: « [...] Soleil qui, saignant son quadrigé,/Cabré, s'y crucifige! » (59). Pour lui-

même, il est (comme Baudelaire) simultanément la plaie et le couteau « Prométhée et Vautour, châtement et blasphème,/Mon Cœur, cancer sans cœur, se grignote lui-même » (144). Ce même cœur est plongé par l'art dans le fleuve froid des Enfers, le Stvx (145).

Des prêtres de la déesse Cybèle, fameux pour leurs danses, il fait (mais est-ce l'erreur du cancre ?) sa « provisoire corvbante » (110) et compose un verbe qui fait le dieu Pan envahir la nature: « Un air divin, et qui veut que tout s'aime,/S'in-Pan-filtre, et sème » (142), jouant sur le mot grec qui désigne le tout. Tel est le parcours d'un enfant qui se voulait poète et se rêvait « pansant Philoctète » (80), l'ami d'Ulysse abandonné dans l'île de Lemnos dont la carrière est longuement développée dans *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon, ouvrage dont on sait la fortune scolaire ". Observons, au passage, qu'il a fait plus que prêter une attention flottante aux leçons de ses maîtres classiques, et que ses références à la mythologie grecque, aussi travesties soient-elles, sont bien celles que devait avoir acquises l'élève de François-Charles Douyau & Est-ce l'effet de la suppression de la pratique des vers latins par le ministre Jules Simon en 1872 mais pas de la composition latine au bac-calauréat, qui n'interviendra qu'en 1880) ? je n'ai pu relever que deux allusions à l'antiquité romaine, lorsque le cœur est comparé à un barbare Néron asiatique (144) et quand le Sage de Paris se considère curieusement sur l'un des plateaux de la balance, tel le chef gaulois Brennus (151), qui, selon la légende, y leta son épée pour faire bon poids.

5: Voir une référence explicite à ce personnage du *Télémaque* dans le récit Stéphane Vassilien, OC latins », *Cahiers Lautréamont*, n° 31-32, 1994, p. 65.

B. Y Cantec sujet fartice de Jean-Louis Debauve, « Avec Ducasse et Laforgue au temps des vers

© SEDES - Les Complaintes de Jules Laforgue

« Les vains cortèges de l'humour »

79

Période classique

Les éléments de la culture classique subissent les mêmes transformations. On aura remarqué, je suppose, combien la « Complainte des blackboulés » est une mise au noir du ronsardien sonnet à Hélène de

1578. Mais c'est la langue elle-même qu'il perturbe dans ce vers: « Va, Globe aux studieux pourchas » (120), mêlant l'étude et le loisir, la noblesse du ton et la médiocrité de l'occupation, à la manière de Théophile Gautier dans *Le Capitaine Fracasse*. Le procédé dépréciatif s'applique de rabelaisienne manière au même astre multiplié: « Tes soleils de Panurge! » (58), déclare-t-il à « maman Nature ». L'attaque contre les fadaises de Florian a le mérite de la netteté (79) et on peut voir, si l'on veut, un écho de Paul et Virginie dans l'appel effrayé d'une des voix féminines de la « Complainte de l'orgue de Barbarie » (72).

En revanche, Laforgue est fondamentalement trop proche du discours pascalien pour le pervertir, d'où ces échos probables lorsqu'il qualifie l'homme et la femme de « tourbillonnants cloaques » (114) ou bien entonne la « Complainte de l'ange incurable » (89).

Selon les nouveaux programmes, les lycées se devaient d'informer l'élève des grandes œuvres de la littérature étrangère. Laforgue apprécia suffisamment Shakespeare pour mettre le titre d'une de ses pièces en exergue aux *Complaintes* et procéder par deux fois à la transformation d'un second: « Songe d'une nuit d'août? » (55), « songe d'un siècle d'été » (138). De même fit-il, allusivement, avec l'œuvre du portugais Camoens. les *Lusiades* étant prises vraisemblablement pour des lles

(124). Ironique en elle-même, celle de Cervantès revient souvent à l'arrière-plan. Don Quichotte et sa jument Rossinante paraissent dans la « C. de l'orgue de Barbarie » celle de « l'ange incurable » (90), puis très explicitement dans la « C. du pauvre Chevalier-Errant » (95) qu'il est inutile d'associer à la légende du Juif errant?, puisque le Chevalier à la triste figure est bien parti sur les routes pour redresser les torts, et pour finir en enseigne d'hôtel-restaurant (96). Quant à *La Jérusalem délivrée* du Tasse. il en retient la magicienne Armide, dont il fait une métaphysicienne errant « Par les blancs parcs ésotériques » (S1).

### Littérature moderne

Pour ce qui est de la littérature moderne, je veux dire celle qui ne s'en-seignait pas nécessairement dans les classes au temps de Jules Laforgue, celui-ci lui témoigne un plus grand respect, tout en la manipulant. Il s'intéresse à Corinne ou l'Italie de Mme de Staël, qui lui fournit l'exergue de la « Complainte des débats mélancoliques et littéraires » (146), dont je ne suis

9. Comme fait Jean-Pierre Bertrand dans son édition des *Complaintes*, Flammarion, « G. F. », 1997,

p. 163, n. 86.

© SEDES - Les *Complaintes* de Jules Laforgue

80

### Les *Complaintes* de Jules Laforgue

pas certain qu'elle ait une valeur ironique, même dans ce contexte 10. Il en est de même pour une autre épigraphe dans le registre de l'amour: « Elle ne concevait pas qu'aimer fût l'ennemi d'aimer » (74), extraite de *Volupté* de Sainte-Beuve. Rajoutée sur épreuves, elle semble conforme à sa manière de raisonner.

Je ne redirai pas, après tant d'autres, les effets qu'il tire des jeux de l'intertextualité avec *Les Fleurs du mal* de Baudelaire et plus généralement avec l'ensemble de son œuvre, sur laquelle il préparait une étude attentive: écho renversé d'« À une passante » dans la « Complainte de la bonne Défunte » (71), système d'inversion du « Jet d'eau » dans la « Complainte du vent qui s'ennuie 11 », et tous les poèmes de la section

« Spleen ». Si Dumas fils ne donne qu'une image, celle des « Mortes aux camélias, » (94), la scène des comices agricoles dans *Madame Bovary* fournit la trame (ô combien relâchée) de la « Complainte du soir » des mêmes assemblées (118). La « Prière » de Sully Prudhomme (*Les Vaines Tendresses*), largement retournée, suscite la « Complainte-Placet de Faust-fils », à travers la déclamation du premier Faust de Goethe, traduit par Nerval 12. Le même auteur et le même traducteur, avec la « Ballade du roi de Thulé » donnent matière à la parodie

Complainte du même nom (116) Comment ne pas nommer le grand Hugo, dont le pote débutant lisait les dernières publications, dont on trouve des réminiscences çà et là. Enfin, n'oublions pas la démarche volontaire de Laforgue auprès de Paul Bourget. Que le disciple ait dépassé le maître et s'en soit vite détaché ne change rien au fait qu'il lui a emprunté son savoir. En même temps que Bourget viennent les Hydropathes, sur lesquels je ne m'étendrai pas car on en a suffisamment traité ailleurs 13.

D'eux il tient le désir d'originalité à tout prix et surtout la pratique des pastiches, pots-pourris et autres genres parodiques.

Toutefois, on pourrait objecter à ce repérage culturel qu'un littérateur, quel qu'il soit, se sert toujours des œuvres de ses prédécesseurs pour nourrir ses propres compositions. Aussi, changeant de registre, mentionnerai-je les éléments d'un savoir scientifique contemporain, vraisemblablement renforcé au contact de son ami Charles Henry, irradiant Les Complaintes pour en contaminer le discours littéraire (ce qui au passage, enfreint une des règles traditionnelles, non écrite, de la poésie). Ce sont les mécanismes comparés de la sève et de la lymphé (59), le plasma (54), la harpe ou la lyre des nerfs (54, 114), l'albumine et le mucus nécessaires au développement du fœtus de poète (77), l'aimant

p. 782).

10. Laforgue lit ou relit ce roman en 1882. Voir la lettre à Charles Henry du 22 mai 1882 (OC 1,

11. Pour ce poème, voir: Daniel Grojnowski, Jules Laforgue et l'« originalité », La Baconnière, 1988,

p. 104 et la note 112, p. 167 de l'édition Jean-Pierre Bertrand.

12. Voir D. Grojnowski, *ibid.*, p. 103-104 et Bertrand, *ibid.*, n. 29, p. 157.

13. Voir L'ouvrage déjà cité de D. Grojnowski, et le no 64 de la revue *Romantisme*, 1989

© SEDES - Les Complaintes de Jules Laforgue

« Les vains cortèges de l'humour »

81

polaire (82), les milieux aptères (87), le « système » solaire (85), la cellule Matrice de l'Espace (138), « l'Irrespirable Noir » de la science incapable de rien savoir (151), et, pour finir cette trop rapide recension, une expérience de physique amusante, « les métaux qui font loucher nos spectroscopes! » (152).

## CULTURE PHILOSOPHICO-RELIGIEUSE

À côté de la culture savante, l'école, du temps de Laforgue, propage encore des idées religieuses, catholiques pour tout dire, la laïcisation des établissements n'intervenant qu'à partir de 1880, et la séparation de l'Église et de l'État bien après sa mort. Toutefois, la culture ne se résume pas à ce qui est enseigné. Elle comprend tout ce qui est acquis par transmission de la tradition, et aussi ce que l'individu recherche par lui-même, singulièrement du côté de

l'Orient, et par ses lectures philoso-phi-ques.

L'Histoire Sainte, pratiques catholiques

Comme tous les élèves de sa génération, Laforgue a suivi des cours d'instruction religieuse, qu'on disait Histoire Sainte. L'Ancien Testament ne devait pas y être très présent, si l'on en juge par les traces qu'on en trouve dans Les Complaintes: une variation phonique sur le rocher de Moïse « Clame, à jaillir de ton clocher » (121); la Sulamite du Psalmiste dans deux vers faciles à comprendre, dont la source n'est pas claire:

« Suis-je à jamais un solitaire Hermaphrodite,/ Comme le Ver Solitaire, ô ma Sulamite? » (138). Peut-être faut-il faire un détour par le Talmud qui mentionne ce lombric qui aurait aidé Salomon à bâtir le Temple de Jérusalem (mais alors Laforgue semble plus informé du judaïsme qu'un simple élève du catéchisme). Le roi David apparaît dès les « Preludes autobiographiques »: « Mais où sont, maintenant, les nerfs de ce Psalmiste? » (55) et la parole de son fils l'Ecclésiaste souvent répétée, pour être d'ailleurs contredite « Vanité, vanité, vous dis-je ! - Oh! moi,

je existe » (55). Dans la même pièce sont évoquées Ninive, la cité inique à laquelle le prophète Jonas devait annoncer la destruction, et que Dieu sauva par miséricorde, et la tour de Babel télescopant le veau d'or (54).

Le fleuve Jourdain s'est bien affadi à Paris (53, il est blasé p. 147). La « Complainte des complaintes » (noter le génitif hébraïque) lance un appel sceptique « Vers les mirages des Sions! » (154), terres promises au poète. Sur le plan rhétorique encore, il réutilise la formule « du cèdre à

""hysope » (55), signifiant du plus grand au plus petit. De tous les thèmes bibliques, c'est celui du paradis terrestre, le jardin d'Éden, qui revient le plus fréquemment, dans des expressions neuves, mêlant joyeusement les dées: « L'Inconscient, c'est l'Eden-Levant que tout saigne » (152); « ô Galatée aux pommiers de l'éden-Natal! » (54). A l'opposé, la terre où

© SEDES - Les Complaintes de Jules Laforgue

82

Les Complaintes de Jules Laforgue

l'on vit est une « géhenne » (54), l'enfer des Hébreux, invités dans la pièce suivante à « Bénir la Pâque universelle, sans salaires! » (57), synonyme d'un âge d'or païen.

Si, au temps de Laforgue, le Christ est d'abord un ornement obligé des dortoirs et des hôpitaux (68 et 148), il est diablement retourné dans la « Complainte de l'époux outragé » (133) comme dans l'exclamation « Que le Christ l'emporte! » (105). C'est que le Témoin s'absente, nous laisse entendre la « Complainte des cloches » (120)! Et le poète d'interroger:

« Est-il Quelqu'un, vers qui, à travers l'infini,/Clamer l'universel lamma-sabaktani » (54). La formation nominale à partir d'une phrase prononcée en araméen est d'autant plus remarquable qu'elle est unique dans le recueil. En vérité, Laforgue n'a plus la foi d'un petit enfant. Il est devenu plus que sceptique, athée, et se demande pourquoi il joue sans cesse sur sa flûte « des christes les vaines fables » (154). Au lieu du Sacré-Cœur, dévotion à Jésus, c'est le sien qu'il

élève à Montmartre (144), alors que se bâtit la basilique, en expiation des crimes de la Commune de Paris.

La représentation de la Vierge est à peine plus tendre. Si, tel Villon, il prend un ton naïf pour évoquer une Vierge au vitrail, c'est pour lui donner « un air ébaubi » (82) et lui demander « Ai-je assisté, Moi, votre puberté? » (93). Et celle des anges ne vaut guère mieux: « L'Ange fileur d'eucharisties/S'afflige tout le long du vent » (112), et son personnel Ange Gardien (56) ne lui répond pas plus que le Christ aux humains.

La dévotion à la croix étant évacuée, on peut croire, et c'est l'objet même de l'analyse culturelle, qu'il subsiste dans Les Complaintes des pratiques, des rituels, des prières chrétiennes. Or, chaque fois que revient une formule latine de la messe, elle est pervertie en elle-même ou dans son contexte: « Puis tes sœurs. Et nunc et semper, Amen. Se taire » (55);

« Vermis sum, pulvis es! où sont mes nerfs d'hier? » (58). Pour les prières en français, on frise le contresens: « Cieux trop poignants à qui l'Angélus fait: assez! » (53); « A genoux! voici l'heure où se plaint l'Angélus » (86);

« Une cloche angéluse en paix » (146) - ou même le blasphème: « Oue votre inconsciente Volonté/Soit faite dans l'éternité ! » (57). Le Dies irae, jour de colère, est parodiquement transformé en nuit: « Saint Sacrement! et Labarum des Nox irae! » (123), ou encore il donne lieu à une forgerie verbale sans concession: « cloches exilescentes des dies iramissibles »

(140). Dans la même veine, est-il nécessaire de décomposer des formations telles que « Hymniclames » (120) ou le très osé « Aux allégresses hosannahles » (120)? Par le même système d'inversion, chez Laforgue, tous les Misereres sont noirs (122, 123) et l'eucharistie toujours négative:

« Mourir d'un attouchement de l'Eucharistie./S'entrer un crucifix maigre et nu dans le cœur? » (57); « J'ai bâclé notre eucharistie » (110); « Sur tes pétales décevants,/L'Ange fileur d'eucharisties/S'afflige tout le long du vent » (112).

© SEDES - Les Complaintes de Jules Laforgue

« Les vains cortèges de l'humour »

83

Selon un principe depuis longtemps établi, le langage de la foi est utilisé dans le discours amoureux, les hosties désignant les tétons (95), « l'hostie ultime » (111, 150) la jouissance. Quant au sens que Pierrot voudrait donner à l'introibo (111), il dérive des étymologies de potache ! « Ton tabernacle est dévasté ? » (110), interroge-t-il (mais par la suite, le même terme désigne le recueil des Complaintes: « Sot tabernacle où je m'éreinte/À cultiver des roses peintes? » (154).

Malgré ces propos plus voltairiens que chrétiens, reste que le langage est imprégné de christianisme et que l'ensemble des Complaintes donne une représentation de la France catholique, avec ses repaires

(60), ses ostensoirs (73), ses sépultures chrétiennes: « Un trou, qu'asperge un prêtre âgé qui se morfond » (89), l'interdiction par l'Église du suicide, le pauvre jeune homme en demande



pardon à Dieu (131), la promesse des limbes (77). Il me semble que la fréquence du mot « âme » (28 occurrences) ne peut, dans ce contexte, passer inaperçue.

L'Orient

Mais, dira-t-on, la croyance en l'âme comme principe spirituel de l'homme n'est pas spécifique au christianisme. En effet, c'est pourquoi je me tournerai à présent vers les religions de l'Orient qui ont piqué la curiosité de Laforgue.

Tout d'abord vers l'Égypte ancienne. « Isis, levez le store! » (110), écrit-il bouffonnement, mêlant le plus ancien au plus récent, ironisant sur le voile de la déesse, Mère universelle, détentrice d'un savoir occul-te. Ailleurs, il s'approprie les « ibis sacrés » (95) des anciens Égyptiens, élevés dans les temples, devenus chez lui des animaux aussi familiers que des chats. Puis, toujours sur le mode plaisant, il s'identifie à un ascète solitaire: « L'obélisque quadrangulaire/De mon spleen monte; j'y digère,/En stylite, ce gros Mystère » (125) Et blasphème en mêlant ses désirs charnels à la haute spiritualité chrétienne: « Et je communierai, le front vers l'Orient./Sous les espèces des baisers inconscients! » (77).

Il est sûr que Laforgue s'est documenté, peut-être dans des ouvrages de seconde main, sur les religions de l'Inde. Ainsi la « Complainte propitiatoire à l'Inconscient » est-elle placée sous le signe d'Aditi (57), une des plus anciennes divinités de l'Inde aryenne, dont le nom signifie « absence de lien », et désigne l'Infini. Puis, confondant la déesse mère de la trinité hindoue et sa propre mère défunte, il invoque: « ô Robe de Maia, o Jupe de Maman » (57), faisant de la compagne désirée la « Dame d'atour/De Maïa! » (100). On sait que son époux, Brahma, est le formateur du monde. Le syncrétisme de Laforgue le conduit à l'iden-fifier au Tout de Hartmann, dont je traiterai ci-dessous. « L'être est forme, Brahma seul est Tout-Un en soi » (56), affirme-t-il sans commentaire. Lassé du vieux continent et de ses contraintes, il médite à

© SEDES - Les Complaintes de Inles Laforone

84

Les Complaintes de Jules Laforgue

deux reprises sur les charmes rajeunissants du continent: « Dans les Indes du Rêve aux pacifiques Ganges,/Que j'en ai des comptoirs, des hamacs de rechange! (149); et encore: « Ah! démaillote-toi, mon entant, de ces langes/D'Occident! va faire une pleine eau dans le Gange » (151). Mais la dérision n'est jamais bien loin. Ainsi le roi de Thulé « Pleurait sur la métépsychose/Des lis en roses » (116).

C'est alors qu'il se tourne vers le sage entre les sages, Bouddha, dont Paul Bourget, dans ses Essais de psychologie contemporaine (1883), citait le principe de véritable sagesse, consistant « dans la perception du néant de toutes choses et dans le désir de devenir néant, d'être anéanti d'un souffle, d'entrer dans le nirvâna ». La « Complainte des voix sous le figuier bouddhique » pourrait passer pour le dialogue qu'il entendit à trente-cinq ans, un soir qu'il méditait sous un figuier. C'est là qu'il eut la révélation des Quatre Nobles Vérités. De la même façon, la « Complainte des Mounis de Mont-Martre » (le mont du martyr, selon une étymologie commune) semble la méditation métaphysique des sages parisiens sur le Temps, trivialement rapporté au tic-tac des montres. Dès que la pensée paraît s'élever, elle est tournée en dérision:

« Je rêvais de prêcher la fin, nom d'un Bouddha! » (55).

Deux concepts dominant la pensée « indienne » de Laforgue: le nihil, théorie de l'anéantissement attribuée à Bouddha, qui lui fait dire dans ses « Préludes autobiographiques »: « Je vivotais, altéré de Nihil »

(53); et le nirvâna mentionné ci-dessus par Bourget, état d'anéantissement qui constitue la perfection suprême. Mais, là encore, le démon du syncrétisme lui fait souhaiter d'atteindre « Au Saint-Sépulcre maternel du Nirvâna! » (55), et de conclure sa plainte bouddhique qu'après une vie de crapule on revient toujours se consoler sur les genoux « Des Saintes bouddhiques Nounous » (65).

On le voit, si les religions ou la sagesse orientale l'inspirent, au terme du parcours elles ne sont pas mieux traitées que le christianisme, offrant matière à une plaisante salade ou à des mots d'enfant.

### L'Inconscient de Hartmann

Laforgue a suivi les cours de Taine à l'École des Beaux-arts. C'est de là qu'il faut partir pour évaluer sa culture philosophique, toujours tour-née, me semble-t-il, vers l'esthétique, même et justement s'il en est venu à contester son premier maître. Les érudits et les savants austères ont recensé ses lectures dans ce domaine, indiqué les traductions et ouvrages de vulgarisation où il a puisé ses connaissances faute de mai-triser suffisamment l'allemand pour lire Hegel, Schopenhauer, Hartmann dans le texte 14. On sait, par les notes philosophiques

14. Outre les ouvrages que j'ai cités, on se reportera à la présentation des notes philosophiques.

Michèle Hannoosh dans les OC III, p. 1123 et suivantes.

« Les vains cortèges de l'humour »

85

publiées dans le tome III des Œuvres complètes que Laforgue a pris ces auteurs très au sérieux, qu'il a tenté d'en formuler, à sa manière, les principes. S'il recopie souvent ses sources, il les commente aussi, n'hésitant pas à traduire lui-même, tout en marquant ses réserves.

Toutefois, mon propos se limitant aux Complaintes, et ne s'étendant ni à la période précédente ni à celle des Moralités légendaires, je voudrais voir comment il y traite les idées et les concepts de ces penseurs, sans me livrer dans le détail à une étude d'intertextualité.

De fait, Schopenhauer et Hartmann s'y retrouvent, mis en « vers philo.»

Bien des observations faites ci-dessus à propos de l'Orient vaudraient aussi pour Le Monde comme Volonté et comme Représentation (dont la traduction ne parut qu'en 1888, mais dont Laforgue tira la substance par la présentation qu'en fit Ribot) et pour les Pensées et fragments du même phi-losophe, parues en français en 1880. Ainsi les « soleils de Panurge » (58), le Génie maniéré de la « Complainte des bons ménages » (104), et la Substance de la « Complainte du corps humain » (115) sont-ils, selon J.-

P. Bertrand, à mettre en relation avec la vision pessimiste de

Schopenhauer 15,

Mais la différence est difficile à établir avec la grande synthèse que voulait être la Philosophie de l'Inconscient de Hartmann. Celle-ci ayant totalement disparu de notre horizon intellectuel, le mieux est d'en donner un bref résumé d'après le Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle 16, qui s'en est visiblement entiché:

- La vie future n'existe pas, l'individu s'éteint avec la mort.

L'âme n'est pas séparable du corps, et est exactement de la même taille que lui, elle n'est pas individuelle: toutes les âmes ne sont en réalité qu'une seule et même âme.

- L'esprit universel se manifeste à travers l'espace et le temps dans la multiplicité des existences.

- Le corps n'est qu'une idée, « l'idée d'une chose non existante ».

La puissance de l'Inconscient s'étend sur tout ce qui existe, et tous les actes qui paraissent individuels ne sont au fond que ses manifestations, identiques dans tous les êtres, dont le vrai nom est l'Un-Tout.

L'âme spirituelle telle que définie par Hartmann existe même chez l'embryon: pendant la vie foetale, l'âme construit les mécanismes qui lui épargneront de dominer la matière.

L'Idée et la Volonté inconsciente existent même chez les animaux et les plantes.

La Volonté nous plonge dans le malheur et la souffrance.

15. Voir l'édition « G. F. », n. 30, n. 103, n. 115.

16. Larousse, tome XVI, deuxième partie, supplément B.2, Slatkine, 1082, P.1148-1149.

Les Complaintes de Jules Laforgue

86

Laforgue en reprend tous les éléments dans ses poésies, faisant dire à Lord Pierrot: « Inconscient, descendez en nous par réflexes ;/Brouillez les cartes. les dictionnaires, les sexes » (105). Beau programme confusional, qui représente l'essentiel de sa poétique, où se retrouvent tous les mots clefs de la Philosophie de l'Inconscient, réinterprétés à sa manière habituelle. Ainsi, dans la « Complainte propitiatoire à l'Inconscient », parodiant le Notre-Père, demande-t-il à la Loi universelle que sa volonté inconsciente se réalise (57). Ailleurs, l'ironie commence à montrer le bout de l'oreille, chez Lord Pierrot: « Et moi, d'un œil qui vers l'Inconscient s'emballe:/ « Merci, pas mal; et vous? » (108), et plus encore chez le Sage de Paris, où la parodie risque une belle omelette: « Déguster, en menant les rites réciproques,/Les trucs Inconscients dans leur œuf, à la coque » (150).

Pièce essentielle du dispositif de Hartmann, l'Un-Tout, manifestation de l'Inconscient, se

retrouve en permanence dans l'ensemble des Complaintes, avec une plus grande fréquence dans les trois premières et les deux (avant) dernières. Mais un relevé systématique atteste que chaque occurrence réduit ce principe universel révolutionnaire à une donnée connue dévalorisante: « et ne pouvant me faire/ Aux monstruosités sans but et sans témoin/Du cher Tout » (53) ; « Que Tout se sache seul au moins, pour qu'il se tue! » (54); « Tout est relatif » (108);

« Pinte, dansez, gens de la Terre,/Tout est un triste et vieux Mystère »

(119) et encore: « Dire que Tout est un Très Sourd Mystère » (142).

C'est dire que Laforgue ne s'est pas dépris de sa culture chrétienne, ou qu'il n'a pas vraiment compris le parti qu'il pouvait tirer de la sexualisation de l'univers que proposait le philosophe allemand.

Tant il est évident que la culture acquise par l'autodidacte ne résiste pas devant la culture transmise par la famille et l'éducation. J'en veux pour preuve l'angoisse métaphysique, d'ordre pascalien, dont témoignent certains de ses vers, lorsqu'ils veulent bien se départir de la pose humoristique (54) et à la fin, cette certitude: « Quant à ta mort, l'éclair aveugle en est en route/Qui saura te choser, va, sans que tu t'en doutes (153).

## CULTURE POPULAIRE

Dans la mesure où la culture classique et la culture philosophique sont l'objet d'opérations dépréciatives, il convient maintenant d'en revenir à la culture populaire traditionnelle, à laquelle Laforgue déclare se rattacher lorsqu'il aborde le genre de la complainte, ne serait-ce que parce que cette forme poétique est, par définition, une chanson de caractère tragique.

Aussi m'intéresserai-je à trois aspects spécifiques de la culture populaire: les chansons traditionnelles, la flânerie, le langage enfin, au moment où, par le biais de l'école laïque, publique et obligatoire, commence à s'imposer une langue commune, uniformisée.

### O SEDES - Les Complaintes de Jules Laforgue

« Les vains cortèges de l'humour »

87

#### Chansons et coutumes

Dans la « Complainte de l'automne monotone », Laforgue se dépeint à l'œuvre: « - Allons, fumons une pipette de tabac, En feuilletant un de ces si vieux almanachs » (88). C'est bien dans ces publications de colportage, que l'on trouvait encore sur les marchés à la fin du siècle, ainsi que dans les vieilles complaintes proprement dites (Complainte de Fualdès, du Juif errant...) qu'il lui est même arrivé de rechercher pour des amateurs, qu'il puise une partie de son inspiration. Toute la « Complainte de l'époux outragé » (133) est une variation, non seulement sur l'air populaire « Qu'allais-tu faire à la fontaine », comme il l'indique, mais sur le thème et le texte de cette chanson. En voici le premier couplet:

Qu'allais-tu faire à la fontaine

Corbleu, Marion.

Qu'allais-tu faire à la fontaine?

- J'étais allée chercher de l'eau mon Dieu, mon ami.

Il a si bien su se couler dans l'esprit de la pièce qu'on pourrait la croire venue des temps anciens. Avec la « Complainte du pauvre jeune homme », inspirée de l'air populaire « Quand le bonhomme revint du bois » (130), la forgerie savante est plus évidente, puisqu'on y perçoit un écho du conte de Perrault, « La Barbe bleue », et de plusieurs chansons au refrain « la digue dondaine », et une thématique plus proche du Club des Hydropathes que de celle des chanteurs de rues. La « Complainte de cette bonne Lune » (66) est de composition encore plus savante, puisque sur l'air, ô combien connu, du Pont d'Avignon, il transforme la ronde des métiers en une mise en scène des étoiles puis de la lune, et leur échange est rien moins que délicat! Ailleurs, c'est un simple écho de la ritournelle « Nous n'irons plus aux bois » (86) venant ponctuer d'une note nostalgique la « Complainte du printemps », comme « Il pleut bergères » (107) qui n'a plus rien de révolutionnaire depuis belle lurette, et le fameux « Au clair de la lune » (105) qui suscite une strophe, en guise d'incipit, ou encore un écho « du bon roi Dagobert » (124).

Paradoxalement, c'est la « Complainte de l'oubli des morts » (128) qui, par les paroles, le trait et le rythme, me semble la plus proche d'une authentique chanson populaire, bien qu'elle n'en porte aucune trace (si ce ne sont ces vers « Hein, ma mie, / O gué? » (129) qui ne forment même pas un refrain). En somme, la chanson populaire, dont la présence est incontestable, constitue davantage un arrière-plan, un trait de départ, qu'une inspiratrice absolue, sans lesquels, toutefois, on ne pourrait saisir le projet poétique de Laforgue.

O SEDES - Les Complaintes de Jules Laforgue

### Flâneries

Là où Laforgue se montre le plus populaire, et peut-être le plus parisien de nos poètes, anticipant Léon-Paul Fargue, c'est par la notation, ici et là, d'un détail vu au cours d'une errance dans les bas quartiers ou même au cœur de l'île de la Cité. S'il invoque d'improbables lecteurs d'une berge de la Seine: « Puissent mes feuilleurs du quai » (51), et le quartier des tanneurs, du côté de la Halle aux cuirs (53), il sait peindre avec charme ces « Premiers soirs, sans pardessus, chaste flânerie, / Aux complaintes des nerfs incompris ou brisés » (68). Il serait sans doute fastidieux d'énumérer toutes les choses vues et entendues au cours de ces déambulations sans but, de la ritournelle « qu'on entend dans les quartiers aisés » (68) aux romans pour les quais, photos (72), moineaux des toits (74), paire de guêtres séchant à la fenêtre (76), le Val-de-Grâce vu de sa fenêtre (76), l'homme sandwich (96), les Vanités de Paris (79), le Pierrot du Boulevard du crime, etc. Certes, ce n'est pas là le fruit d'une longue transmission, mais le fruit d'une attention d'autant plus remarquable qu'elle est le fait d'un exilé.

### Parlures

Cette observation vaut aussi pour les faits de langage, la « parlure » du Parisien des rues, pour le dire comme Damourette et Pichon. Au seuil des Complaintes, c'est la déclaration « Au petit bonheur de la fatalité » (50), retournant le conventionnel « au petit bonheur la chance », puis

la réplique « c'est à vous bien honnête » (66), ou encore « Ous 'qu'il y a de la gêne... » (85), avec la prononciation restituée; la ribotte (136), l'injonction « Ou'on s'en donne une fière bosse! » (118) invitant à la partie de plaisir; le refrain « Je suis-t-il malhûreux! » (93) avec sa prononciation caractéristique, repris plus classiquement quelques pages plus loin: « Sûr d'aller, ma vie entière, Malheureux comme les pierres (Bis.) » (107), et toute la litanie des proverbes et locutions toutes faites: « Après nous le Déluge »

(105), « à qui perd gagne! » (108), jusqu'au trivial et laforguien: « Et les vents s'engueulent,/Tout le long des nuits! (73). Sur le plan syntaxique, on notera les formes du langage populaire: « qu'on lui avait fait cadeau »

(131) ; « Bonne gens qui m'écoutes, c'est Paris, Charenton compris » (139) et toute la « Grande Complainte de la ville de Paris » avec ses annonces, et ses affiches, inscrivant le discours social dans le poème.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce point qui pourrait faire l'objet d'une communication à lui seul. On l'aura compris, c'est celui où Laforgue, sans cesser de jouer avec le prêt-à-porter linguistique, se montre le plus original, le plus personnel aussi, parce qu'il a su prêter l'oreille au petit peuple qui l'entourait.

© SEDES - Les Complaintes de Jules Laforgue

« Les vains cortèges de l'humour »

89

## CONCLUSION

On connaît la sentence: « pour violer les règles, il faut les connaître », ce à quoi Marcel Duchamp, je crois, ajoutait : « pour connaître les règles, il faut les violer ». Petit tourniquet dada auquel Laforgue nous conduit par l'usage qu'il fait des données culturelles à l'œuvre dans *Les Complaintes*. Saturées de cette culture bourgeoise tant prisée au début de la III<sup>e</sup> République, elles fleurent particulièrement les Humanités et la quête de la connaissance. Mais chaque vers est contaminé, ne serait-ce que dans sa forme, ce rythme savamment désarticulé, ce jeu sur le compte des syllabes, par un trait de la culture populaire, de telle sorte que l'ensemble nous apparaît comme une œuvre carnavalesque, où l'esprit et la matière, le haut et le bas s'entremêlent, indissolublement, en une puissante étreinte. Pire même, l'orgue de Barbarie (qui ne vient pas d'un pays barbare, que je sache, mais, par altération phonétique du nom de son facteur italien) se mêle à cette polyphonie, serine sa note grinçante et fait en sorte que les voix se perdent dans les rues et sur la place publique.

Il est tout de même bien étrange que les deux poètes du XIX<sup>e</sup> siècle qui nous sont venus du Rio de la Plata, issus d'un milieu honnêtement cultivé, éduqués dans les meilleurs lycées de nos Pyrénées, aient eu, en fin de compte, la même attitude devant cette culture transmise par la famille et par l'institution scolaire. Subirent-ils de façon particulièrement cruelle le dépaysement, le traumatisme de la mer et l'isolement, je ne sais, mais le résultat est bien là : *Les Chants de Maldoror* et *Les Complaintes* sont les deux monuments les plus contestataires qui soient du lyrisme et des sentiments qu'il est supposé porter. Par quoi la diffusion du savoir conduit à un but opposé, qui lui-même renouvelle le savoir et le perpétue

Mais, demanderez-vous, pourquoi cette citation de la « Complainte du vent qui s'ennuie la nuit » (113) en guise de titre à une communication portant sur le rapport entre la culture de l'auteur et la compétence du lecteur ? Tout simplement parce que ce rapport ne peut s'établir sans le catalyseur de l'humour, avec ses vains cortèges.

Henri BÉHAR

Université Paris III-Sorbonne nouvelle

© SEDES - Les Complaintes de Jules Laforgue